



Texte **Jennifer Kabat** Photos **Adrian Gaut**

UNE ÎLE RENAÎT

Balayée par les vents impétueux de l'Atlantique Nord, l'île Fogo, naguère moribonde après le déclin des pêcheries, revit en pépinière de résidences d'artistes, grâce à l'enthousiasme d'une native revenue au pays.





Au large de Terre-Neuve, dans l'Atlantique Nord, quatre ateliers d'artistes résolument modernes tranchent sur le paysage insulaire. L'un s'accroche en surplomb de la côte rocheuse, l'autre épouse le flanc d'une colline pour finir presque dans l'océan... À marée haute, les vagues déferlent sous les fenêtres occultées par la neige en hiver. Une tour émerge, dominant le rivage, et un quatrième atelier semble vouloir se désaltérer à un étang isolé qu'entourent des rochers glacés érodés par le vent.

Ces studios semblent aussi insolites que s'ils avaient été incrustés par un graphiste sur la ligne de l'horizon rocheux. Leur présence semble fantasmagorique. Nulle route, aucun chemin alentour. Les atteindre suppose d'emprunter des sentiers sinueux bordés d'herbes sauvages et de lichens des rennes. Les artistes doivent escalader des blocs rocheux et s'équiper parfois de crampons pour les rejoindre en hiver. Pour les ériger, il a fallu tout amener, planche après planche, poutre après poutre. L'un des bâtisseurs a estimé que la tâche relevait davantage de la sculpture que des métiers du bâtiment. Ils ont été conçus par Todd Saunders, architecte résidant en Norvège, un Canadien ayant vécu à quelques encablures de là et qui s'est inspiré du bâti local. Lorsqu'ils furent achevés, certains habitants étaient si désorientés qu'ils les ont supposés plus anciens et remis en état. « D'autres se sont demandé "mais que sont ces excroissances du paysage ?" », se souvient Sandra Cull, habitante de longue date, qui ajoute : « À présent, elles font partie du paysage. »

Fogo Island est une île insulaire au possible. Dénudée, haute, rocs sur roche. La mer envahit tout, les vents n'ont rien d'une brise mais une présence physique qui vous arrache des larmes en vous fouettant le visage. Ici, des grappes d'habitations s'agglomèrent sur le rivage. Pendant des décennies, point de chemin et pour rejoindre un autre point, il fallait prendre la mer. L'hiver, l'océan se fige, forme une banquise, et au printemps, les courants venus du Labrador charrient des icebergs détachés du Groenland. Selon un dicton, « Chaque année, le Groenland se fracture pour nous rendre visite ». L'île porte au lyrisme. Les gens d'ailleurs viennent « du lointain » et tout ce qui n'est pas bordé de vagues est « l'intérieur », expressions évoquant un mythique lieu légendaire, tout comme les noms des hameaux : Seldomcome-by (peu visité), Tilting (le penché), Joe Batt's Arm (l'anse de Joe), Little Seldom (peu fréquenté). Le ferry a pour port d'attache Farewell (bon voyage).

Le panorama ressemble beaucoup à ce qu'il était voici 20, 50 ans. Les maisons se sont tapies pour résister au vent et les abris de pêche s'avancent, sur pilotis, au-dessus de la mer. Ils semblent délabrés, mais certains sont bicentenaires. L'île doit son économie – et son déclin – à la morue. En 1497, John Cabot cingle, pour le compte d'Henri VII, vers le Groenland et

consigne : « Sire, il y a tant de cabillaud qu'il freine le navire. Il suffirait à nourrir le royaume jusqu'à la fin des temps. ». Il est si omniprésent qu'ici « poisson » est synonyme de cabillaud. Toutes les autres espèces (hareng, églefin, crabe, homard) sont désignées par leur nom. Celui du cabillaud s'est incrusté dans le parler local. Au lieu de dire *you're kidding* (tu plaisantes), on dit *you're coddling*, sorte de « tu cabillaudes » ; et comme il est vorace, on dit « gourmand tel cabillaud ». Cabot le voyait immortel. Cela ne dure que jusque vers les années 1950 lorsque les chalutiers-usines espagnols, français, russes ou japonais changent la donne. Dans les années 1980, les réserves s'épuisent et dès 1992, le Canada impose un moratoire. Un mode de vie semble devoir désertier Fogo. Mais 20 ans plus tard, grâce à une femme, Zita Cobb, ces ateliers d'artistes rendent vie à l'île.

Née à Fogo, dans une maison dite « en boîte à sel » (à toit pentu vers l'arrière), sans eau courante, issue de parents illettrés, elle quitte l'île et devient l'une des plus talentueuses contrôleuses de gestion du Canada. Elle y revient pour créer une fondation charitable Shorefast pour diversifier l'économie insulaire et préserver sa culture. L'un des premiers projets consiste à revitaliser l'architecture navale traditionnelle. La fondation ouvre aussi une auberge dont presque tout, du mobilier à la literie, est fabriqué par des artisans du cru, le bâtiment

Pages précédentes : on accède à la Tower Studio en empruntant une étroite jetée de planches qui surmonte un environnement marécageux de ronces et de rochers couverts de mousse. Elle s'organise autour d'un puits de lumière triangulaire. À gauche : le Bridge Studio, blanchi à la

chaux, est relié au flanc de la colline par une passerelle longue de 5 m ; son inclinaison rappelle celle des abris de pêche traditionnels du Groenland. Ci-dessus : le bourg de Fogo, vu depuis Brimstone Head, que la « Flat Earth Society » désigne comme l'un des quatre coins de la planète.





L'ÎLE PORTE AU LYRISME. LES GENS D'AILLEURS
VIENNENT « DU LOINTAIN » ET TOUT CE
QUI N'EST PAS BORDÉ DE VAGUES EST
« L'INTÉRIEUR », EXPRESSIONS ÉVOQUANT
UN MYTHIQUE LIEU LÉGENDAIRE.





Le spectaculaire Squish Studio (pages précédentes) tire son nom de son asymétrie ; en fait, l'arrière surélevé et la façade inclinée (squished) sont conçus pour encaisser les giboulées de l'Atlantique. À droite et à gauche :

perché au-dessus de la côte rocheuse sur ses pilotis, dominant l'océan, le Long Studio est le plus vaste d'entre tous. Il ménage trois aires distinctes : un porche d'entrée, un patio et le studio lui-même évoquant le printemps, l'été et l'hiver.

étant destiné à mettre en valeur l'histoire locale. Désormais, des artistes et écrivains internationaux, des plasticiens, séjournent ici jusqu'à six mois. Alors que la pluie cingle au-dehors, Zita évoque ses programmes et narre que l'idée de développer l'art contemporain fut l'un de ses premiers objectifs...

Elle n'avait pas d'idée préconçue. Mais, dit-elle, « l'art est une voie de la connaissance. Nous sommes rabotés par la communication de masse, alors que l'art nous interpelle et propose d'autres types de perception. Dans cet univers rural éloigné de la consommation et de la communication de masse, j'ai trouvé crucial de s'interroger avant qu'il ne soit trop tard. ». De même que les autres îliens, elle s'exprime avec des intonations irlandaises, alors que ses ancêtres étaient là depuis des siècles. Zita ne s'est pas intéressée aux aspects lucratifs des arts et elle se gausse des entreprises qui parrainent des artistes avec des visées de relations publiques ou de presse.

« C'est si étroit d'esprit, poursuit-elle, nous cherchons l'incertitude, à jeter des ponts et voir où ils mènent : l'ouverture est notre seul profit. » Car, explique-t-elle, « tous les artistes ne vont pas tirer bénéfice d'un séjour à Fogo, ou même produire quelque chose qui bénéficiera à l'île. Ce n'est pas si réducteur. ». Cette conception du potentiel artistique a inspiré Marc Mayer, le conservateur du musée d'art canadien, pour qui Zita est une héroïne. Pour lui, ce que fait Shorefast sur Fogo « est le plus intelligent projet culturel canadien actuel, et de même un projet social captivant ».

L'artisanat a toujours été primordial sur l'île, mais ces artistes internationaux innove. Cependant, cette ouverture qu'ils procurent et que Zita soutient n'est pas tout à fait nouvelle. Dans les années 1960, le gouvernement canadien ébauche un programme renforcé de développement des communautés distantes, isolées, donc du Groenland. L'Office national du film lance une expérience

sionnelle insulaire, qui contribue à mettre fin au conflit latent entre les villages catholiques et protestants... Une coopérative de pêche voit aussi le jour, permettant aux habitants de s'adapter au moratoire gouvernemental. Cela explique aussi pourquoi Zita s'est abstenue de débarquer avec une idée préconçue derrière la tête.

Rory Middleton a séjourné un trimestre sur l'île en 2011-2012. Devoir rejoindre son studio chaque jour par vent, neige, glace, à travers des rivages verglacés l'a fait réfléchir au destin des habitants et « à leur relation directe avec la mer et le sol. J'ai voulu dépeindre l'île avec le regard de celui qui vient de loin, mais qui s'intéresse vraiment au mode de vie insulaire ». Il filme un coucher de soleil depuis le point culminant de l'île et le projette sur un mur de glace dressé sur l'étendue gelée d'un étang. Il œuvre d'abord seul, mais bientôt, un ancien pêcheur, Cyril Lynch, se joint à lui ; ils sympathisent vite.

Au crépuscule, dans sa maison traditionnelle, Cyril se remémore : « Nous étions tous d'ici et tout ça était si nouveau. » « Ça » désignant l'art. « Mais le projet de Rory, c'était quelque chose. Voir quelque chose comme ça dressé sur un étang... Au départ, les gens pensaient qu'il gaspillait l'argent. » Assez vite, commente Rory, on leur apporte des vivres, du rhum, du café. Quand son coucher de soleil est projeté, juste à la nuit tombée au-dessus de l'étang, environ 70 ou 80 spectateurs viennent. L'un d'eux, P.-J. Decker, qui avait contribué à puiser l'étang pour réaliser l'écran, s'exclame : « C'était vraiment beau ! »

Cyril estime que cette mise en scène, Steady Water, a incité les gens à reconsidérer les choses et il précise : « Il y avait une vue de l'île avec un camion remorquant un panneau avec "progrès" inscrit dessus. À le voir, l'idée qui s'imposait était que nous allions de l'avant, et non plus en arrière. » ♦

Pour en savoir davantage sur ce sujet, consultez le reportage exclusif dans le Patek Philippe Magazine Extra sur patek.com/owners.

